









**Répondants (en %) accordant « beaucoup » d'importance aux revendications suivantes concernant les homosexuels, selon le sexe du répondant.**

	Hommes n=3 314	Femmes n=158
La reconnaissance légale du couple homosexuel	76% 	88% 
La possibilité d'héritage dans les couples homosexuels	72% 	78% 
La possibilité pour les homosexuels d'adopter des enfants	32% 	58% 
La lutte contre les discriminations dans la vie professionnelle	82% 	84% 

fessionnelle. La reconnaissance légale du couple gay est très importante pour 77 % des personnes de même que la possibilité d'héritage entre partenaires homosexuels (73 %). La possibilité d'adopter des enfants est, quant à elle, moins centrale dans les préoccupations des gays : 32 % des répondants y accordent beaucoup d'importance et 27 % pas du tout – alors que chez les lesbiennes la proportion est presque inversée.

Le gros de l'enquête touche à la présence de l'épidémie. Au moment de l'enquête en 1997, 86 % des répondants ont été testés au moins une fois dans leur vie. Ce taux est de 74 % chez les moins de 26 ans, il atteint un maximum d'environ 90 % autour de 35 ans et plus, puis diminue. Cette information n'est pas sans provoquer des inquiétudes : en miroir, on remarque que globalement 14 % n'ont jamais fait de test et, chez les moins de 26 ans, ce taux grimpe jusqu'à 26 %, ce qui montre que beaucoup trop de gays ne connaissent pas leur statut sérologique. Pour les autres, 65 % se déclarent séronégatifs. La proportion des répondants séropositifs ou malades est maximale chez les 36-40 ans (22 %), chez les parisiens (17 %) et chez les répondants ayant un grand nombre de partenaires (22 % chez ceux qui en ont plus de 20). Sur les 3 314 répondants, 7 % déclarent avoir actuellement un partenaire stable séropositif ou malade, 11 % disent avoir des partenaires sexuels contaminés et 54 % ont des amis dans cette situation.

Parmi les répondants qui ont eu un partenaire stable au cours des douze derniers mois, 13 % n'ont jamais pratiqué la pénétration avec lui, 40 % l'ont pratiquée en utilisant toujours un préservatif, 16 % parfois et 31 % ont pratiqué la pénétration sans jamais utiliser le préservatif. La proportion importante de répondants qui ne se protègent pas avec leur partenaire stable montre que de nombreux homosexuels n'ont pas adopté la stratégie consistant à protéger systématiquement tous les rapports sexuels, quel que soit le partenaire. 51 % des répondants ayant un partenaire stable ont pourtant fait le test de dépistage après leur rencontre. Dans

63 % des cas, ce test de dépistage commun avait pour objectif de savoir s'ils pouvaient avoir des relations sexuelles sans préservatif. L'analyse indique que les prises de risques dans les couples sérodiscordants varient selon l'âge. Parmi les répondants séropositifs ayant un partenaire séronégatif, la proportion de ceux qui déclarent des pénétrations anales non protégées est de 33 % chez les moins de 33 ans, contre 18 % chez les 32 ans et plus. Le niveau d'études intervient aussi. Le taux de prises de risques est de 33 % chez les hommes n'ayant pas fait d'études universitaires contre 17 % chez ceux qui en ont fait. Avec les partenaires occasionnels, pour la pénétration anale, 74 % utilisent toujours le préservatif, 8 % la pratiquent en se protégeant parfois, 3 % des répondants disent n'avoir jamais utilisé le préservatif lors de la pénétration tandis que 16 % ne pratiquent pas la pénétration anale avec eux.

Nouveauté de cette étude, 11 % des répondants ayant entendu parler des nouveaux traitements (trithérapie, antiprotéases) déclarent avoir tendance à se faire moins de soucis qu'avant s'ils ont pris un risque. Presqu'un tiers (31 %) des répondants pensent que, grâce à eux, il est désormais possible d'empêcher l'infection après un rapport potentiellement contaminant, ce qui montre que les messages sur les traitements prophylactiques post-exposition sont bien passés. Enfin, les répondants disent plus fréquemment qu'ils ont tendance à se protéger moins qu'avant s'ils ont un partenaire stable séropositif. Si ce relâchement de l'effort préventif lié au développement des nouvelles thérapies concerne une minorité des répondants, de nombreuses personnes redoutent que ces nouveaux traitements aient une influence négative sur les comportements de la population gay. Ainsi, 45 % des répondants ayant entendu parler des nouveaux traitements pensent qu'ils incitent les homosexuels à se protéger moins qu'avant. De même, 33 % des répondants pensent qu'avec les nouveaux traitements, les homosexuels se font moins de soucis s'ils ont pris un risque. Relapse ? C'est à vous de juger.

### Conclusion

Des données non publiées de la Direction Générale de la Santé auprès des Centres de Dépistage Anonymes et Gratuits (CDAG) montreraient, pour la première fois, une reprise des contaminations dans la population homosexuelle, particulièrement chez les 25-29 ans en Île-de-France et en PACA. Ces chiffres ne sont pas confirmés par cette enquête sur les comportements gay. Néanmoins, près de la moitié des homosexuels ayant un partenaire stable ne se protègent pas du tout ou pas de façon systématique avec lui. Une telle stratégie peut être efficace uniquement lorsque les partenaires sont certains de leurs statuts sérologiques et qu'ils s'accordent pour limiter les risques avec les partenaires occasionnels. L'enquête 1997 indique comme en 1995 que les prises de risques et la proportion de répondants qui ne sont plus certains d'être séronégatifs augmentent avec le nombre de partenaires extérieurs. Un quart des couples sérodiscordants déclarent pratiquer des pénétrations anales non protégées dans l'année. C'est énorme. Ce phénomène est d'autant plus marqué que le niveau d'éducation et la catégorie socioprofessionnelle sont bas.

Cette étude fait un double constat. Tout d'abord, il est possible de déterminer le portrait robot de l'échec de la prévention : un homosexuel a plus de chance d'être séropositif s'il a entre 36 et 40 ans, s'il est parisien et s'il a un grand nombre de partenaires. Cela peut vous énerver mais c'est officiel : plus vous avez de relations sexuelles, plus vous développez un risque d'être contaminé.

Enfin, un nombre toujours trop important d'homosexuels ne se protègent pas avec les partenaires occasionnels (15 %). Ce taux varie très fortement selon le profil des répondants. Il passe de 13 % chez les répondants non infectés à 24 % chez les séropositifs. Bref, ceux qui sont le plus à même de contaminer les autres se protègent moins que les séronégatifs. De même, ce taux est de 10 % parmi les répondants ayant moins de onze partenaires mais il atteint 22 % chez les hommes qui en ont plus de dix. Les hommes les plus engagés dans la sexualité, et notamment les séropositifs, sont ceux qui ont le plus de mal à éviter les prises de risques. Comme quoi, – plus vous baisez et plus vous laissez aller. Relapse ? À vous de juger.